



HAL
open science

Sport, culture, loisirs : ces autres lieux de production et de consolidation de l'identité masculine

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Sport, culture, loisirs : ces autres lieux de production et de consolidation de l'identité masculine. Sylvie Ayral, Yves Raibaud. Pour en finir avec la fabrique des garçons, volume 2, Maison des sciences d'Aquitaine, page 9-25, 2014, Sport, loisirs, culture. hal-01094899

HAL Id: hal-01094899

<https://hal.science/hal-01094899>

Submitted on 14 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sport, culture, loisirs : ces autres lieux de production et de consolidation de l'identité masculine

Yves Raibaud, géographe, Université Bordeaux Montaigne, Adess Cnrs
in « *Pour en finir avec la fabrique des garçons. Vol 2 Sport, loisirs, culture* » dir. Sylvie Ayrat et Yves Raibaud, MSHA 2014, page 9-25

La construction d'une identité masculine, quelle qu'elle soit, ne peut être imputée seulement à la famille, ni, comme le suggère le volume précédent, à une école qui participerait, implicitement, à une « fabrique des garçons »¹. D'autres lieux de production et de consolidation de l'identité masculine y concourent dans le temps des loisirs. Une fois désigné comme homme, on le devient dans des gymnases, sur des stades, dans des lieux de répétitions musicales qui fonctionnent comme des « *maisons-des-hommes* » c'est-à-dire des « *lieux où se pratique une compétition permanente entre hommes dont l'enjeu est la production et la consolidation de l'identité masculine et des privilèges qui lui sont attachés* » (Welzer-Lang, 2004, p.305). On peut le devenir aussi, petit à petit, dans des lieux et des activités qui paraissent moins orientés par la production des grands hommes (Godelier, 1982) mais produisent les codes qui organisent des rapports sociaux de sexe au final inégalitaires : les écoles d'art, les centres de loisirs, la danse de couple, les activités de plein air et séjours de vacances.

Suite du premier volume consacré à l'école, cet ouvrage rassemble 13 textes qui portent sur ces temps et activités de loisirs organisés, sur les enfants et les jeunes qui en bénéficient et sur celles et ceux qui les encadrent. Une partie importante du temps des garçons, dès leur plus jeune âge, s'inscrit dans des activités en périphérie de l'école. Certains auteurs ont montré qu'il pouvait représenter pour les enfants scolarisés à l'école élémentaire un temps équivalent au temps scolaire, mobiliser en France près de 200 000 salarié.e.s, nécessiter des dizaines de milliers d'équipements et constituer un des premiers postes de dépenses des collectivités territoriales (Augustin et Gillet, 2000). Au plus près du temps de l'école ce sont les accueils périscolaires et les interclasses, puis les accueils de loisirs sans hébergement (ALSH) fonctionnant le mercredi et pendant les vacances, enfin les séjours qu'on appelait autrefois les colonies de vacances. A l'extérieur de l'école on trouve les activités volontaires supposant un engagement des parents et des jeunes : sport, culture, activités artistiques, inscrits dans la ville sous la forme d'équipements appartenant aux municipalités (stades et salles de sport, médiathèques, écoles de musique, écoles d'art, centres d'animation, maisons de jeunes). Dans ce cadre moins contraignant que l'école les trois fonctions énumérées par Joffre Dumazedier

¹ Les textes qui suivent prolongent le travail présenté dans le volume 1 : « A l'école : pour en finir avec la fabrique des garçons ». Nous renvoyons les lecteurs.trices à l'introduction du Volume 1 qui explicite les enjeux que représente une recherche sur les garçons dans une perspective féministe et présente les principales références anglophones et francophones sur ces sujets (études des hommes et du masculin). Dans ce volume comme dans le précédent, nous nous référons au livre de Sylvie Ayrat « La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège » (PUF, 2011) qui ouvre des perspectives de croisement entre sciences de l'éducation et sociologie de l'éducation d'une part, *féminist, gender, mens studies* et *masculinities* d'autre part. IL s'agit dans les textes qui suivent d'interroger les pratiques sportives, culturelles et sportives des garçons, notamment celles qui participent à un système d'animation organisé pour les enfants et les jeunes en périphérie de l'école (Gillet et Raibaud 2006, Bacou et Raibaud, 2010).

pour le loisir – détente, divertissement, développement – sont censées participer à la libération de l'individu et à sa récréation (Dumazedier, 1962). Même si l'implication des enfants et des jeunes dans le loisir n'est pas identique d'un bout à l'autre de ces dispositifs, souvent harmonisés aujourd'hui en France par les projets éducatifs locaux, le choix d'une activité « libre » y est la règle, comme le choix de ne pas en avoir.

Au centre de loisirs, on peut se demander si le temps libre ne sert pas de temps de décompensation à l'obligation de la mixité vécue à l'école. Comme dans la cour de récréation, filles et garçons se regroupent, se cooptent dans des activités communes, tandis que les espaces interstitiels où pourraient se jouer un « travail des frontières » (Thorne 1993) pour des activités non-conformes au rôle de genre se réduisent par la proposition d'activités qui apparaissent aux enfants comme étant le plus souvent sexuées (sports de ballon vs danse, jeux vidéos vs arts plastiques).

Le passage en sixième marque une rupture dans les pratiques des jeunes, marquées par le décrochage des filles de la plupart des activités de loisirs et la transformation de celles-ci en activités non-mixtes (Maruejols, 2011). Le sport féminin devient minoritaire. Des îlots non mixtes féminins subsistent autour de pratiques spécifiques (gymnastique rythmique et sportive, danse)², tandis que se développe de façon importante une proposition publique d'activités en direction des garçons, fortement soutenue par le spectacle sportif (foot, rugby, sports de rue, surf, VTT, sports extrêmes). Si la mixité résiste dans le domaine de la musique dite « classique », elle cède le pas devant les pratiques de musiques actuelles/musiques du monde qui ont la préférence des jeunes garçons de tous milieux (rock, rap, techno, reggae). La séparation des sexes dans les activités de loisirs apparaît comme une loi d'airain à laquelle peu d'activités mixtes résistent. Elle amplifie les inégalités dans l'accès aux loisirs comme l'ont constaté sur deux corpus différents Edith Maruejols (2011) et Magalie Bacou (2014, dans ce livre) : les garçons sont bénéficiaires des deux tiers de la proposition publique pour les loisirs des jeunes (tous loisirs confondus). Cette disproportion est aggravée par le coût moyen d'un garçon dans ses loisirs, supérieur d'environ 30% au coût moyen d'une fille (Bacou, id) confirmant une fois de plus l'hypothèse de Christine Delphy (2008) : lorsqu'on sépare les sexes, on les hiérarchise.

Des inégalités massives qui apparaissent évidentes

Ces inégalités sont le plus souvent perçues comme étant « de l'ordre de l'évidence. Dans les entretiens réalisés avec les élus et responsables des sports et des secteurs jeunesse les chiffres produits apparaissent comme « n'étant pas si mauvais », « allant dans le bon sens ». Même si ces activités représentent une grande diversité des manières de devenir ou d'être un garçon ou une fille, il est difficile de ne pas interroger ces chiffres. Ils posent la question de savoir si l'offre de sport, de culture et de loisirs proposée aux enfants et aux jeunes ne participe pas d'une façon implicite à la reproduction de rapports sociaux de sexe inégalitaires et des normes de genre qui les naturalisent.

Quelles répercussions ces inégalités ont-elles dans la vie d'adulte de ces enfants ? On pourrait les mesurer dans un certain nombre d'études qui associent les pratiques de loisirs des garçons et des filles à leur vie professionnelle, à leur participation à la vie sociale et politique voire à leur empreinte spatiale sur la ville (Raibaud, 2014). Il est encore plus concret de les mesurer en

² Certaines fédérations sont très féminisées, comme la danse (90 %), l'éducation physique et la gymnastique volontaire (94 %) et la gymnastique (79 %), le twirling bâton (92 %) et l'équitation (79 %), en revanche le football (2,7 %), le rugby (4,1 %), ou encore le hockey sur glace (9,3 %) figurent parmi les **18 fédérations comptant moins de 10 % de licenciées.**

termes de réussite pour celles et ceux qui se professionnalisent dans ces activités, fortement valorisantes pour les individus qui s'y consacrent. Quelques chiffres montrent alors l'étendue des inégalités, en commençant par le sport³ :

- Les femmes représentent 35 % des licenciés des fédérations sportives et 35 % des sportifs de haut niveau, 33% des étudiants de la filière universitaire STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives), 14 % des conseillers techniques, 10 % des entraîneurs nationaux, 10 % des journalistes sportifs.
- Les sportives de haut niveau sont aidées deux fois moins par le Ministère des Sports que les hommes, elles sont présentes deux fois moins dans les formations professionnelles et les concours.
- Un footballeur professionnel a un salaire 100 fois plus élevé qu'une footballeuse professionnelle.
- La moyenne de rémunération mensuelle d'un basketteur pro en France est de 9760 € ; d'une basketteuse : 3600 € ; d'un handballeur : 5200 € ; d'une handballeuse : 2300 €.

Les filles, moins représentées dans le sport, trouveraient elles des issues équivalentes dans d'autres domaines où elles sont majoritaires dans les apprentissages, les pratiques artistiques, la musique, la danse ? Quelques chiffres sélectionnés parmi beaucoup d'autres permettent de mesurer l'ampleur des inégalités⁴.

- Musique classique : 96% des opéras, 95% des concerts sont dirigés par des hommes. 89% des institutions musicales et des théâtres lyriques régionaux sont dirigées par des hommes. 97% des musiques programmées ont été composées par des hommes.
- Théâtre : 84% des théâtres financés par l'Etat sont dirigés par des hommes, 85% des textes joués ont été écrits par des hommes, 78% des mises en scène sont signées par des hommes.
- Art contemporain : au Centre Georges Pompidou, 83% des artistes exposés sont des hommes. Les œuvres achetées par le musée lui-même ont été réalisées à 92,5% par des hommes.
- Cinéma : 97% des films sélectionnés depuis le début du festival de Cannes ont été réalisés par des hommes. Une seule palme d'or (*exaequo* avec un homme) a été obtenue par une femme.
- Prix littéraires : Goncourt 91% d'hommes, Nobel 89% d'hommes.

Il n'y a même pas une « exception danse », relative à la prédominance des femmes sur ce secteur : 90% de pratiques amateurs (toutes danse confondues) sont féminines mais 57% des mises en scène chorégraphiques sont faites par les hommes.

Comment sont réfutés ces chiffres : naturalisation, relativisation, occultation

Ces chiffres, pourtant connus, étonnent toujours, mettent mal à l'aise. Les réactions qu'ils provoquent sont un sujet d'étude en soi. Dans deux corpus de recherche où cette asymétrie sexuée apparaît de façon flagrante, nous avons constaté que des professionnel.le.s de l'éducation, de l'animation sociale ou de l'action culturelle en proposaient les mêmes

³ Rapport d'information au Sénat n° 650 (2010-2011) fait au nom de la délégation aux droits des femmes, déposé le 21 juin 2011.

⁴ Rapport Reine Prat 2006 et 2009 au Ministère de la Culture <http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/rapports.htm>.

Dans beaucoup de domaines, il n'existe pas de statistiques sexuées alors que les indicateurs semblent encore plus préoccupants (Musiques actuelles, cultures urbaines).

explications et qu'ils mobilisaient pour cela une série de savoirs construits, leur permettant une analyse de leurs pratiques. Nous les avons classées en trois principales catégories (Ayrat et Raibaud, 2011).

La première est la naturalisation (les gènes, les hormones comme facteurs de différenciation des deux sexes en termes de performance ou de créativité, la nature mâle ou femelle telle qu'elle s'exprime chez « tous les mammifères », les théories freudiennes de la construction du sujet etc.). Ces croyances dans des différences innées, ou acquises définitivement dès les premiers jours de la vie, s'appuient sur des corpus surannés, constamment recyclés et réadaptés par des chercheurs marginalisés, souvent isolés de la sphère scientifiques, mais ayant une forte audience auprès des médias. Une partie de la recherche sur le genre aujourd'hui est ainsi mobilisée par la réfutation de thèses passéistes, déjà recalées depuis les années 1960, tandis que s'ouvrent d'autres perspectives qui pourraient associer ces approches scientifiques sans les opposer⁵. Alors que les *gender studies* s'intéressent plus que jamais aux sciences du vivant, il leur faut encore démontrer inlassablement qu'il existe un sexe social qui ne serait pas déterminé biologiquement...

La deuxième est la relativisation. Même s'il est vrai qu'il y a moins de femmes dans le sport, la culture, les loisirs, les choses évolueraient... Il y aurait « de plus en plus » de femmes chefs d'orchestre, rockeuses, footballeuses (ce que tous les relevés empiriques démentent)... Ce serait surtout vrai (les inégalités) dans les milieux populaires, une question d'origine sociale, ethnique... Cet aveuglement, plus extraordinaire encore que le précédent, est révélateur d'une « pensée de la différence » qu'aucune approche quantitative ne peut contredire. Il suffit pour s'en persuader de constater les progrès de la participation des femmes à la vie politique lors des élections de 2014, pourtant boostée par une série de lois contraignantes depuis les années 2000 en France : 14% de femmes têtes de liste aux élections municipales, 6% de femmes maires. Mais le public ne retiendra probablement de cette élection 2014 que l'élection de la maire de Paris pour constater de profondes évolutions.

La troisième est la négation, qui s'appuie sur une occultation des chiffres. Pour revenir à l'exemple précédent, une large publicité est faite autour des 50% de conseillères municipales prévues par la loi, sans qu'il y ait la possibilité de savoir si elles sont élues à des postes de responsabilité dans les communes, communautés de communes, commissions, syndicats intercommunaux, quelles sont les missions qui leur sont dévolues, les indemnités qu'elles touchent, l'influence réelle qu'elles peuvent avoir sur les affaires de la cité. Des aréopages d'hommes au pouvoir (dans la politique, la culture et le sport comme on l'a vu mais aussi dans les universités ou les entreprises) déplorent officiellement l'absence des femmes mais réagissent de façon très agressive lorsqu'on leur fait remarquer leur domination écrasante sur les affaires, attribuant aux femmes elles mêmes la responsabilité de ces inégalités⁶.

Ces systèmes de réfutation nous semblent caractéristiques d'une tendance générale à occulter le masculin comme catégorie sociologique signifiante. Il nous semble que la plupart des faits sociaux qui agitent la société contemporaine pourrait, au contraire, être utilement passés au scanner de l'anthropologie ou de la sociologie du masculin, comme pourrait le faire un antivirus sur un appareil informatique. Cette opération de routine pourrait ainsi vérifier que notre vision du monde n'est pas infectée par un point de vue androcentrique et hétéronormatif qui nous empêcherait de voir la force de la « fabrique des garçons » et la violence sociale qui en résulte.

Genre et espace des loisirs : affiner les approches sur les garçons

⁵ Telle que l'épigénétique qui interroge la mémoire de l'ADN pour comprendre dans le passé du vivant les facteurs déclenchant de tel ou tel facteur génétique.

⁶ La Barbe, cinq années d'activisme féministe, éd. Xe, Paris, 2014.

La sphère des loisirs paraît, de ce point de vue, un terrain suffisamment important pour que soient menées, en parallèle de l'école, des recherches sur les garçons. Des travaux quantitatifs et qualitatifs en assez grand nombre ont été publiés ces dernières années sur les inégalités d'accès aux pratiques sportives et culturelles⁷. Pour l'animation socioculturelle et les loisirs, les recherches ont pris leur essor à partir d'un colloque organisé à Bordeaux en 2006 et intitulé « Mixité, parité, genre : quels enjeux pour l'animation ? », suivi d'une journée d'études à Toulouse « Genre et animation » et des publications qui ont suivi⁸. Dans les publications, quelques travaux abordaient la question de la construction de l'identité masculine (tanières rock, *skateparks* et *citystades*, in Raibaud, 2006, 2010). Le titre du livre de Sylvie Ayral, « La fabrique des garçons » (Ayral, 2010) et l'invitation à poursuivre autour d'un colloque à Bordeaux les questions qu'il posait ont fonctionné comme un révélateur pour des chercheur.e.s et doctorant.e.s qui avaient jusqu'ici abordé le problème sous l'angle de la mixité ou des inégalités et ont pu concentrer leurs résultats de recherche sur le paradigme proposé.

Dans plusieurs des textes qui suivent, la notion de « fabrique des garçons » a été discutée par les contributeurs.trices. Doit-on comprendre « être fabriqué comme » ou « se fabriquer comme »? Peut-on accéder à la construction du masculin sans l'inventer (Mercier-Lefèvre)? Les garçons sont-ils les objets d'un formatage ou participent-ils eux-mêmes à la production toujours renouvelée des technologies de genre qui leur permettent de consolider leurs avantages? Comment les garçons bricolent-ils leur identité masculine? Le terme de fabrique des garçons ne risque-t-il pas de réduire la complexité d'un phénomène par définition intersectionnel (classe, race, âge)? (Herasse et Volery). De quoi s'agit-il, du garçon ou des garçons (Ferreira)? Baptiste Besse-Patin revendique la place d'une sociologie qui considérerait les enfants comme des acteurs et des informateurs de leurs propres conditions d'enfant et pas seulement comme des adultes en devenir : les garçons doivent être considérés aussi comme les auteurs de leur condition masculine. Enfin une autre objection récurrente (exprimée par Magalie Bacou) est que cette fabrique des garçons est intrinsèquement associée à une fabrique des filles, actrices elles aussi de leurs conditions dominées, dont elles peuvent stratégiquement tirer des bénéfices secondaires. Ces contributions critiques invitent, en poussant la métaphore, à ne pas considérer « la fabrique des garçons » comme une usine mais plutôt comme un chantier qui, nous l'espérons sera poursuivi par les contributeurs.trices de cet ouvrage et par d'autres chercheur.e.s qui voudraient s'y associer.

Présentation de l'ouvrage

Nous avons gardé pour simplifier la lecture le plan proposé lors du colloque : sport, culture, loisirs. C'est un peu à regret, car d'autres croisements fructueux auraient été possibles, lorsqu'il s'agit des pratiques professionnelles par exemple ou lorsque les frontières entre sport, culture et loisirs sont floues, comme dans le texte sur le rodéo du Sud Brésil.

Le sport, temple du masculin

⁷ On peut citer par exemple les enquêtes menées par Sylvie Octobre sur les pratiques culturelles des enfants et des jeunes (2011) et les travaux de Christine Mennesson et Gérard Neyrand sur la socialisation des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives (2010)

⁸ Mixité, parité, genre et métiers de l'animation, dir. Gillet et Raibaud, 2006, L'Harmattan, Paris. Mixité dans les activités de loisir des jeunes. La question du genre dans le champ de l'animation, dossier dirigé par Bacou et Raibaud, Agora Débats Jeunesse n° 59, INJEP, Paris.

Le premier chapitre fait état de travaux réalisés dans le domaine du sport. Le texte introductif de Jean-Pierre Augustin nous en rappelle les principales articulations. Le sport, un universel surmédiatisé qui impose l'image des champions, amplifie la conception biologique et naturaliste présentant l'homme comme « l'être le plus fort ». Le concept de « sportisation » (Elias) sert à justifier l'utilité du sport : en régulant les pratiques par des codes, le sport contrôlerait la violence (masculine) et limiterait les affrontements entre hommes. A cette interprétation largement répandue s'oppose l'idée que le sport véhicule de nouvelles valeurs et de nouvelles pratiques valorisant les pratiques des classes dominante. Ces analyses et d'autres, dénonçant le sport comme appareil d'Etat ou sa mercantilisation, font le plus souvent l'impasse sur la domination des hommes à tous les niveaux du champ sportif. La non-mixité est toujours justifiée par le rappel des différences biologiques qui maintiennent une partition sexuelle. Le sport étant initialement une affaire d'hommes, les femmes doivent difficilement imposer leur place dans le champ sportif pour accéder de plein droit à des pratiques codifiées qui ne concernaient pas, a priori, la « nature féminine ». Jean-Pierre Augustin note en contrepoint le développement d'un autre modèle centré sur les sports de loisirs qui laisse plus d'espaces aux pratiques féminines et à la mixité. Il s'instaure, à côté des espaces de compétition ou des clubs, dans d'autres lieux urbains ou de nature qui se trouvent investis par des pratiques ludo-sportives plus libres.

Dans son travail sur la mixité en Education Physique et Sportive (EPS) dans les quartiers populaires, Carine Guérandel nous montre ce que le sport fait aux garçons et aux filles. Si les filles sont en moyenne meilleures que les garçons dans toutes les matières scolaires, elles réussissent moins bien en EPS. Les « garçons des cités », en particulier, doivent rendre impérativement visible leur appartenance au groupe des hommes hétérosexuels et dominer des filles qui redoutent, quant à elles, les processus d'étiquetage sexuel. Carine Guérandel montre que les garçons et les filles ne sont pas les seuls acteurs de cette partition, le plus souvent organisée implicitement par les enseignant.e.s et les éducateurs.trices sportif.ve.s eux-mêmes. Certain.e.s enseignant.e.s, sensibilisé.e.s à cette question, arrivent cependant à penser différemment les pratiques pédagogiques qui seront discutées et au final acceptées par les garçons comme par les filles. Dans cette perspective, la formation à la coéducation paraît un élément clé pour penser le changement.

La recherche de Josette Costes s'interroge sur les effets de la mixité en étudiant l'émergence d'un fort groupe de filles (27%) dans un club de football, sport massivement pratiqué par des garçons. L'étude se base sur les propos utilisés, dans la forme et dans le fond, par les joueurs/euses, les entraîneurs/euses, les dirigeant.e.s et le public, au cours de matchs, de séances d'entraînement, et d'entretiens. Les mots disent la prégnance des stéréotypes sexués, des normes de genre et combien la féminité est problématique dans le monde du football. La présence d'une minorité féminine permet une expérimentation d'autres modes de socialisation masculine et féminine qui pourraient être utilisés dans le projet éducatif du club et ses pratiques pédagogiques.

Dans l'article suivant, Betty Mercier Lefèvre montre que le sport, comme le service militaire naguère, est pensé comme une institution de production des hommes : la discipline majore les forces du corps (en termes économiques d'utilité) et diminue ces mêmes forces (en termes politiques d'obéissance). L'auteure fait émerger des entretiens avec les étudiants le fondement idéologique de la construction d'un homme « authentique », où la force musculaire édifie un certain idéal de virilité, conforme à une masculinité standard. Les Facultés des Sciences du Sport apparaissant sous cet aspect comme des espaces de fabrication des « vrais » garçons,

appelés à devenir enseignants. Ces idéaux types de virilité risquent fort de déteindre sur les pratiques professionnelles.

Cultures, art, traditions : faire l'homme, être un homme

Si « le muscle » est un des marqueurs de la domination masculine dans les pratiques sportives, les manières de « faire l'homme, être un homme » sont des plus variées. Dans le cas de la danse de couple, rien ne semble distinguer les performances des hommes et des femmes. Christophe Apprill montre comment les danseurs de tango dans les bals affirment de façon nette les dissemblances entre les sexes. La scène tango constitue un observatoire pour examiner ce que « faire l'homme » signifie dans le cadre d'une mixité hétéronormée où la fabrique de soi se réalise avec l'autre. Les hommes n'évoquent quasiment jamais leur virilité et/ou leur masculinité, qui apparaît, de façon symbolique, comme un simulacre. Comment les effets de l'émancipation féminine peuvent-ils co-exister avec la survalorisation des rôles masculins et s'accommoder d'une tradition qui réifie la place de chaque sexe ?

Frédérique Joly s'interroge sur la pratique des arts plastiques en école d'art. Les études réalisées sur l'insertion professionnelle des étudiants diplômés des écoles d'art supérieures montrent que les garçons, moins nombreux en école d'art et présentant des parcours scolaires souvent plus chaotiques, ont une insertion professionnelle plus rapide que les filles avec des contrats plus favorables. Les entretiens réalisés auprès des enseignants portent sur la formation qu'ils dispensent, leur façon d'enseigner, ce qu'ils pensent de la possibilité ou non d'un art féminin face à un art masculin historiquement dominateur. Ils montrent comment les écoles d'art invitent leurs étudiants à laisser s'exprimer leur créativité toute personnelle et que, pour ce faire, les étudiants sont obligés très tôt de mettre en œuvre une construction identitaire singulière, plus favorable aux garçons. Frédérique Joly montre en contrepoint comment les filles qui réussissent dans les écoles d'art inventent de nouvelles formes de construction identitaire féminine, moins dans les normes, plus à la marge. La crainte de verser dans des stéréotypes associés à la création féminine (ce qu'un enseignant nomme « un art de fille ») amène les étudiantes à développer une création qui brouille les frontières de genre.

Dans les musiques populaires, on apprend rarement lors de situations éducatives. Les musiciens acquièrent leur compétence par une pratique intensive à la maison. François Ribac montre comment, depuis les années 1960, les principaux instructeurs de la musique populaire sont des machines de reproduction sonore et des supports enregistrés. Ce sont des platines-disques bon marché qui ont permis à Lennon et Mac Cartney de relever les enchaînements d'accords et les riffs de leurs modèles américains. Aujourd'hui, les musiciens utilisent de nouveaux médias et supports : micro ordinateurs, Web, Youtube, logiciels de Peer to Peer. Apprentissage non scolaire et utilisation des technologies distinguent les univers masculins et féminins : quels que soient les styles de musique, à la maison comme sur scène, les garçons monopolisent les instruments de musique et les outils numériques dans le but de « monter de groupes », presque toujours entre garçons. Si genre et technique s'articulent généralement à leur profit, François Ribac montre à travers des exemples comment certaines filles, souvent chanteuses, savent aussi s'approprier les outils techniques qui sont maintenant à la portée de tous pour créer leurs clips et se faire connaître sur internet.

Miriam Adelman et Leandro Lechacoski apporte à cette réflexion sur les manières de « faire l'homme, être un homme » leur travail sur le gauchisme (de *gaúcho*), tradition équestre populaire du Sud du Brésil, intrinsèquement masculine. De nos jours, la société brésilienne est impliquée dans les luttes symboliques autour du sens d'être fille ou garçon, femme ou

homme. L'équitation est devenue au Brésil comme en Europe un sport pratiqué majoritairement par les filles. L'arrivée de ces filles dans le gauchisme jusque dans les épreuves considérées les plus viriles (lasso, rodéo) provoque des réactions d'une partie des hommes qui résistent au changement. Dans cette configuration les rôles de genre sont multiples, entre conservation des stéréotypes de genre et porosité des frontières qui peuvent amener les garçons eux-mêmes à connaître une socialisation différente dans des espaces mieux partagés.

Centres de loisirs avec ou sans hébergement : un laboratoire du genre

Le troisième chapitre est consacré aux centres de loisirs et aux colonies de vacances. Le dénominateur commun de ces communications est de faire référence à des travaux réalisés depuis une dizaine d'années en France sur la mixité et le genre dans les loisirs des jeunes, mais aussi (c'est l'apport des doctorant.e.s notamment), d'introduire des notions nouvelles telles le « *borderwork* », travail des frontières de genre, ou le « *continuum of crossing* » qui renvoie à un processus symbolique de traversée de ces frontières (Barrie Thorne, 1993, in Ferreira, Besse-Patin dans ce volume). Aux premiers écrits issus du colloque de Bordeaux en 2006⁹ répond une vision plus fluide, plus nuancée des rapports sociaux de sexe dans les centres de loisirs. Ils montrent les variations que peuvent y apporter ces acteurs conscients que sont les enfants eux-mêmes dans les relations qu'ils ont entre sexes opposés, en particulier lors des temps libres ou dans les espaces de repos (Besse-Patin, id.).

Caroline Herasse et Ingrid Voléry s'interroge sur les raisons l'asymétrie de la prise en charge des garçons et des filles au sortir de l'enfance. Comment les garçons sont-ils « fabriqués », tant du point de vue de leurs expériences personnelles, que de celui de leur affiliation à un « groupe » dont les contours font problème ? Cette question n'est pas simple car elle s'articule avec d'autres dimensions : « l'âgisement » (marquant la domination des plus grands sur les plus petits) mais aussi les processus d'ethnisation. Caroline Herasse montre comment les animateur.trices font référence à des « figures d'écart » telles que les « jeunes des quartiers » pour illustrer les apories du virilisme, la méconnaissance de son corps et les souffrances que cela occasionne. En même temps que la masculinité de ces jeunes est présentée comme pathologique, la masculinité véhiculée par des animateurs relayant les valeurs individualistes des classes moyennes est alors présentée comme une « masculinité saine » (et non dominante). Les animateurs socioculturels apparaissent alors, selon l'expression des auteures, comme des « entrepreneurs de sexualité ».

Magalie Bacou présente dans son texte une recherche financée par la Région Midi-Pyrénées et une commune limitrophe à Toulouse. Elle porte sur l'évaluation des politiques publiques locales, au niveau de l'accès des filles et des garçons aux équipements de loisirs des jeunes. Comment se fait-il que les politiques publiques dont les objectifs tendent vers l'égalité des sexes participent à la reproduction, voire à l'amplification de ces inégalités ? Magalie Bacou montre, chiffres à l'appui, que les équipements de loisirs bénéficient à une grande majorité de garçons, comme cela est évoqué à maintes reprises par les co-auteur.e.s de cet ouvrage. Elle montre aussi comment la sexualité s'opère en interne. Plus encore que le type d'activité proposé, ce qui semble déterminant à Magalie Bacou, ce sont les pratiques professionnelles. Si l'égalité est un objectif, son étude conforte l'idée que la mixité est un bon moyen d'atteindre cet objectif. Le degré de mixité est un symptôme qui permet d'interroger l'égalité

⁹ « Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation », ISIA/IUT Michel de Montaigne, 21/22 janvier 2006 Bordeaux.

filles garçons, dont le principal vecteur serait la formation systématique des animateurs.trices aux questions de genre.

La recherche d'Alexandra Ferreira porte sur la construction et l'apprentissage du genre par les enfants de 6 à 14 ans au centre de loisirs élémentaire. Elle questionne la façon dont les enfants, ensemble et activement, participent à créer et parfois transformer les rôles de genre et leurs significations. Alexandra Ferreira propose de considérer l'enfance comme un « laboratoire du genre », et les enfants comme ceux qui en font l'expérience. La vie quotidienne du centre de loisirs étant faite de mixité et de non mixité les garçons alternent des moments de séparation et des moments de partage avec les filles. L'auteure interroge le travail des frontières de genre qui s'y opère (sociabilités, travail de l'apparence, liens amoureux) et montre que si des transgressions des frontières sont possibles elles sont plus fortement stigmatisées par les adultes et/ou par les pairs quand il s'agit des garçons. Cette asymétrie peut expliquer une partie des violences de genre.

Baptiste Besse-Patin s'est penché sur les situations où l'on peut observer, dans les centres de loisirs, la perméabilité d'une frontière de genre socialement construite et régulièrement renforcée. Sa recherche montre comment la jouabilité d'une situation autorise plus ou moins le « travail des frontières » (Thorne 1993). Nul doute que l'équipe d'animation joue un rôle dans ce processus, entre périodes d'activités organisées (plus normatives), et périodes d'activités libres (propices au franchissement des frontières). L'auteur considère ainsi qu'au contrôle et au formatage des frontières de genre pourraient s'opposer d'autres formes de fonctionnement plus souples, permettant aux enfants une variation des postures. Cela suppose de réfléchir à ce que l'auteur appelle la « scolarisation » des centres de loisirs. Déformaliser (déscolariser) le loisir des enfants permettrait de réduire le contrôle qui entraîne une rationalisation stéréotypée des pratiques de loisirs des garçons et des filles. Cela implique de leur accorder un pouvoir d'agir plus conséquent, dont les pédagogies de la décision pourraient être un exemple.

A ces approches sociologiques de la mixité, de l'égalité et du genre dans les centres de loisirs le dernier texte apporte une perspective historique. A partir d'archives des CEMEA, Jean-Marie Bataille montre les arguments qui plaident pour la mixité dans les colonies de vacances des années 1950. L'analyse d'un texte de Blanche Harvaux, publiée dans la revue *Instructeurs des CEMEA*, sert de support à cette analyse, ainsi qu'un autre texte d'André Berge, psychiatre et psychanalyste de renom dont les travaux sur la sexualité et l'enfance ont été utilisés par Blanche Harvaux. A quoi sert la mixité selon ces auteurs ? Elle peut être un cadre éducatif à ce que doivent être les relations sexuelles en 1958, c'est-à-dire la fondation de la famille, le rejet de la masturbation et celui de l'homosexualité. Il s'agit de promouvoir la fécondité et dans une moindre mesure, la lutte contre les maladies sexuellement transmissibles. La mixité sert de cadre éducatif à la mise en relation d'individus présentés comme garçons et filles, essentiellement différents et complémentaires (bicatégorisation). La mixité est censée écarter les garçons de l'homosexualité et les encourager à fantasmer une sexualité tournée vers la procréation. Autant de facteurs qui provoquent la création d'un univers d'attente pour ces individus, mettant en avant la naturalité des comportements, agressivité des garçons, soumission et gentillesse des filles.

Augustin J.-P., Gillet J.-C., (2000), *L'animation professionnelle*, Paris, L'Harmattan.

Ayral S., Raibaud Y., (2009) Les garçons, la mixité et l'animation, *Agora débats/jeunesses*, no 51, p. 43-58.

Ayral S., Raibaud Y. (2010) Le genre, variable centrale de la violence sociale ? *Violences et société, regards sociologiques*, A. Ndiaye et D. Ferrand-Bechmann 233-250 -

Bacou M., Raibaud Y., (2011), dir. La mixité dans les activités de loisir des jeunes. La question du genre dans les métiers de l'animation, dossier *Agora Débats Jeunesse n°59*, INJEP, octobre 2011.

Bourdieu, P., *La domination masculine*, Paris Ed. de Minuit, 1998

Delphy C., *Classer, dominer, Qui sont les "autres" ?*, Paris, La Fabrique, 2008

Dumazedier J., (1962), *Vers une civilisation du loisir ?* Seuil, Paris.

Gillet J.-C., Raibaud Y., (s.d.), *Mixité, parité, genre et métiers de l'animation*, Paris, L'Harmattan, 2006

Maruejols E., La mixité à l'épreuve du loisir des jeunes dans trois communes de Gironde, in *Agora Débats Jeunesse*, n°59, INJEP, octobre 2011, p. 79-91.

Mennesson C., Neyrand G., (2010), La socialisation des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives, in Octobre S., (dir.), *Enfance & culture. Transmission, appropriation et représentation*, Ministère de la Culture et de la Communication (DEPS), coll. Questions de culture, Paris.

Octobre S., (2011), Pratiques culturelles et enfance sous le regard du genre, *Réseaux 4/5*, n° 168-169, La découverte

Raibaud Y., (2005), Des lieux construits par le genre, in *Géographie et Cultures* n°54, p.53 à 70.

Raibaud Y., (2007), Genre et loisirs des jeunes, in *Des femmes et des hommes : un enjeu pour le social ?* Empan n°65, p. 67-73.

Raibaud Y., (2011), De nouveaux modèles de virilité : musiques actuelles et cultures urbaines, in *Regards sur les hommes et le masculin*, Empan, 2011, p. 169-181.

Vari J., Les animatrice face aux garçons « difficiles » : un impensé, l'autorité féminine. in *Mixité, Parité, genre et métiers de l'animation*, id, 2006, p. 103 à 113.

Thorne B. (1993). *Gender Play : Girls and Boys in School*, Buckingham : Open University Press.

Welzer-Lang D., (2004), *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot.

Zaffran J.(2010), *Le temps de l'adolescence. Entre contrainte et liberté*, Rennes, PU Rennes, coll. « Le Sens social ».